

# L'ermite du Cap

INTERVIEW

TEXTE  
JEAN-MARC  
RAFFAELLI

PHOTO  
CHRISTIAN BUFFA

**Jean-Philippe Toussaint.-** Nouvelle retraite littéraire à Barcaggio, le village aux deux tours, la tour génoise et... la tour d'ivoire

**B**elge par naissance et Corse par alliance, Jean-Philippe Toussaint est le fils d'Yvon, rédacteur en chef du quotidien *Le Soir* et de Monique, fondatrice de la librairie "Chapitre XII" à Bruxelles. Écrivain à succès, cinéaste et artiste d'art contemporain, ses romans sont traduits dans plus de vingt langues. Le cycle de Marie, en quatre volumes, a été distingué par plusieurs prix littéraires dont le Médicis. Cinq ans après la sortie de son dernier opus, il se prépare à sa rituelle immersion dans la solitude marine de Barcaggio pour écrire son nouveau roman dont il ne veut rien dévoiler.

Mais il a plein d'autres choses à dire. La preuve...

**Si vous n'aviez pas été le produit d'un journaliste et d'une librairie, votre vie aurait été différente ?**

Certainement, nous sommes tous influencés par nos parents. Dans mon cas, c'était de façon indirecte car, adolescent, j'éprouvais plutôt de la méfiance vis-à-vis des livres. Pendant les études, les premières résistances sont tombées, mais l'attrait réel pour la grande littérature est venu après.

**Quel a été le facteur déclenchant pour l'écriture ?**

Après Sciences-Po, je ne savais pas trop ce que je voulais faire, j'étais passionné par le cinéma, je fréquentais assidûment la cinémathèque de Paris. Deux choses ont déclenché mon désir d'écrire. D'abord, la lecture d'un livre de François Truffaut qui disait aux jeunes gens désireux de faire du cinéma sans en avoir les moyens : si vous voulez faire un film, écrivez car vous disposez d'un budget illimité, la plus colossale des batailles navales ne vous

coûtera pas un centime et c'est très bon pour le cinéma. Ensuite, le roman de Dostoïevski, "Crime et Châtiment", que ma sœur m'avait conseillé. Un mois après, je me suis mis à écrire.

**Qu'avait de si particulier ce pavé de la littérature russe ?**

Il m'a permis de prendre conscience du pouvoir que la littérature peut exercer. Je me suis identifié au personnage de Raskolnikov, ce jeune homme de la bourgeoisie russe sans le sou qui commet un double meurtre. J'étais moi-même dans la peau de l'assassin, et je me suis rendu compte de la force énorme du livre qui a été le délice, même s'il a fallu lire et écrire sérieusement, et attendre que s'écoulent encore sept années avant que je ne sois publié.

**La critique a mis en exergue votre style minimaliste. La simplicité, c'est la meilleure clé pour saisir la complexité des relations humaines ?**

Mon travail a évolué, la critique aussi. Mes derniers livres ne sont plus aussi minimalistes, à l'exemple du grand cycle romanesque que j'ai commencé au début des années 2000 autour du personnage de Marie. Indépendamment de la simplicité, il y a toujours chez moi une recherche de la forme. Je suis publié chez un éditeur très littéraire, les "Éditions de minuit", et je n'ai jamais perdu ça de vue, parfois la forme la plus simple possible, à la Modiano, parfois complexe, à la Faulkner. Mais à chaque fois, il y a, comme dans la poésie, une volonté d'exprimer une

vision du monde mais à travers la forme littéraire. C'est vraiment une interrogation sur l'art d'écrire. Raconter des histoires, d'accord, mais c'est secondaire.

**Cet esthétique formel évoque le Japon. Pourquoi ce pays vous fascine-t-il autant, votre littérature serait-elle en phase avec son art de vivre ?**

J'ai une relation très forte avec le Japon. Tous mes livres ont été traduits en japonais, et c'est grâce au succès énorme que j'ai connu là-bas que j'ai pu explorer le pays à travers de multiples séjours, que j'ai été invité dans ses universités.

Il y a une attention quotidienne à la nature et aux saisons. Par exemple, les Japonais ont un vocabulaire très riche pour parler de la pluie, ils la déclinent en une multitude de variations, ils ont un rapport privilégié à l'eau et aux bains, les bains publics, les bains de vapeur, les bains dans la montagne que j'ai expérimentés. J'ai découvert une communauté avec laquelle se sont tissés des affinités comme si j'avais été japonais dans une vie antérieure.

**La coupe du Monde au Japon est aussi à l'origine de votre livre "Football". Vous aimez le foot ?**

Comme écrivain et supporter, j'ai donné deux fois, la première avec un petit texte, "La mélancolie de Zidane", cette mélancolie qui touche tous les artistes, écrit en 2006 après la finale de Berlin à laquelle j'ai assisté sans voir le fameux coup de tête. "Football" est la réflexion pascalienne d'un supporter

qui écrit un livre d'écrivain où j'essaie d'identifier un temps qui soit propre au football durant lequel on se sent protégé. Au début, je me disais que ça ne plairait à personne, ni aux supporters qui vont le trouver trop intellectuel ni aux intellectuels qui allaient se demander pourquoi je m'intéressais au football. Mais j'aime aussi être là où on m'attend le moins.

**La tétralogie "Marie Madeleine Marguerite de Montalte", quelle place tient-elle dans votre œuvre ?**

C'est une histoire d'amour entre le narrateur et Marie, une créatrice de mode. Je raconte tout au long des quatre tomes leur rupture qui est une double impossibilité, impossibilité de rester ensemble et impossibilité de se séparer. Au départ, c'est un livre romanesque et dramatique sur une rupture amoureuse mais à l'arrivée, c'est un vrai livre d'amour. J'ai mis dix ans à m'apercevoir que c'était ma façon d'avoir osé parler d'amour. Je décris un amour intemporel dans le monde du XXI<sup>e</sup> siècle, avec les téléphones portables, les Boeings 747, etc. À la fin, je cite Dante à propos de Béatrice : "Dire d'elle ce qui ne fut jamais dit d'aucune."

**L'ambition suprême de l'écrivain ou du poète pour une femme.**

**Pourquoi associer les millésimes et vertiges du sentiment amoureux au pieux prénom de la Vierge ?**

Le choix du prénom n'obéit à aucune intention religieuse, il répond plutôt à la recherche d'universalité. D'une certaine façon, c'est

Marie entre toutes les femmes...

**L'adaptation au théâtre vous a confronté à la scène comme récitant. Que retirez-vous de cette expérience ?**

Se retrouver au théâtre du Rond-Point et de l'Odéon devant des salles de cinq et six cents personnes a été une expérience nouvelle et exaltante, très forte du point de vue de l'émotion, parfois difficile à surmonter. Le spectacle mélangeait plusieurs arts, la littérature, les projections vidéo, sur des scènes de mes romans que j'avais adaptées, et la musique live. La complicité avec Alexandre, le leader du groupe *The Delano Orchestra*, a été une belle aventure. Être acteur a été un moment aussi exceptionnel à vivre que l'exposition que j'avais créée au Louvre.

**Quel est votre rapport à la Corse et à Barcaggio où vous jouez les ermites pour écrire ?**

Le cycle de Marie a été écrit l'hiver à Ostende, sur les côtes belges, et le printemps à Barcaggio, au bout du Cap. À chaque fois, l'isolement avec la mer pour seule présence, la mer du Nord ou la Méditerranée, des promenades et des bains solitaires, un rituel de deux années pour chacun des quatre livres. Le maquis, l'eau, le ciel, le feu, je m'inspire des éléments intemporels qui font l'identité de la Corse. L'île d'Elbe est présente dans l'œuvre, mais j'y transpose une crique qui existe ici, près du sémaphore d'Ersa.

**Créer, dites-vous, c'est émettre une lueur faible et**

REPÈRES

**1957**  
Naissance à Bruxelles

**1978**  
Diplômé de Sciences-Po Paris

**1986**  
Prix de la Vocation pour son premier roman "La salle de bain" (Éditions de minuit)

**2005**  
Prix Médicis pour le deuxième volet de la tétralogie, le cycle de Marie, chez le même éditeur

**2012**  
Crée une exposition d'art contemporain pour le Louvre autour du livre

**2014**  
Membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique

**vaine dans la nuit. C'est une marque d'humilité ?**

Il s'agit d'une métaphore. Dans "Football", je fais référence à un texte de Georges Didi-Huberman, "Survivance des lucioles". Dans nos temps agités, avec ses vacances assourdissantes et ses lumières aveuglantes, c'est difficile de reconnaître les créations parce qu'elles sont aussi fragiles que des brisilles de lucioles. Ceux qui ont l'œil exercé en tireront beaucoup de bénéfices de beauté, de grâce et d'apaisement.

**Ce n'est pas une forme de résignation ?**

Pas du tout, c'est une façon de dire que ce que je produis, ce que les artistes produisent, c'est quelque chose d'extrêmement fragile et délicat, et d'inviter les gens intelligents et sensibles à venir reconnaître ces lueurs pour qu'ils voient tout le bien qu'ils peuvent en tirer.